

« Salut, mon vieux Léonard. Cette fois, c'est la fin du voyage. Ou son début, qui sait ? Tu es bien calme, tout à coup. Toi qui étais toujours en mouvement. Jamais en place. Ici ou là. Ici et là. Si la vie est un voyage, comme l'on dit banalement, toi tu l'as pris au pied de la lettre, ce voyage. Adieu, donc, cher voyageur. Cher Léonard, je voulais te dire, quoi ? Qu'avec toi, j'ai aimé voyager, flâner, musarder. Comme tous ceux de ta famille, de tes amis, qui ont eu ce bonheur. Nous, la tranche qu'on s'était payée, c'était le Vietnam. C'est là que je t'ai bien connu. Ta pudeur. Ta générosité. Ta légèreté. Toi et moi, ça faisait un drôle de couple dans le paysage. Tu te souviens quand on s'était fait faire des costumes en soie, sur mesure, à Hanoï ? Toi violet, moi vert olive. C'était pour la visite du président Mitterrand au gouvernement vietnamien. On s'était plus ou moins improvisé journalistes. Tu voulais faire une photo ou deux pour l'événement. À proposer aux journaux. On était accrédités par les Vietnamiens tout de même. Toi et moi, là, on faisait un peu Laurel et Hardy reporters, non ? L'attachée de presse de l'Élysée nous a repérés, sur les marches du palais gouvernemental, elle ne nous a pas vraiment pris au sérieux. Deux minutes après un sbire officiel est venu gentiment nous conseiller d'aller voir ailleurs. Tu te souviens ? Le sérieux, ça n'a jamais été ton genre. Les officiels non plus. Alors, nous sommes repartis à notre enquête d'architecture coloniale... Car, on était là pour ça, non ? Je me souviens de toi, par exemple, en train de photographier la gare de Hanoï, avec ta chambre photographique sur le pied, quarante kilos de matériel quand même. Tu tournes autour de l'appareil, tu agites tes grandes mains, deux cents personnes s'attroupent, ça t'amuse, tu guettes le soleil, tu lisses tes moustaches, tu chasses les nuages, tu plonges sous le voile noir, tu appuies, hop, une photo. Ainsi de photo en photo. Combien de photos ainsi ? Tu étais un très bon photographe, c'est sûr. Mais le meilleur de l'art, c'est dans la vie que tu le mettais. C'est cela. Tu avais l'art de vivre. Avec toi le quotidien s'émerveillait. Espiègle. S'il y eut un homme libre, c'était toi. Aujourd'hui c'est un poète américain qui me fait le cadeau de te décrire, Hart Crane, il s'appelle, écoute : « Ô Flaneur magnifique toujours en route sur de libres chemins. » C'est bien toi « flâneur magnifique toujours en route sur de libres chemins. » Un homme libre, c'était toi. D'ailleurs, tu adorais les uniformes, non ? Les flics, les douaniers, les curés, les...

Mon bon Léonard, je resterais bien à bavarder encore avec toi, une dernière fois, avec les tiens, avec tes amis, car l'amitié, cela aussi tu connaissais. Un vrai carrefour. Combien se sont connus grâce – ou à cause – de toi ? A commencer par Young Sook et moi. Merci pour cela aussi. Mais il est temps de te laisser t'en aller. Il faut encore que je te dise l'immense prestige que tu avais à mes yeux de t'être fait expulser du lycée François-Xavier à Vannes au motif qu'à l'étude tu lisais Blaise Cendrars. Quel livre était-ce ? *Bourlinguer* ? Alors, voici pour toi, quelques vers de la *Prose du Transsibérien* de Blaise Cendrars que tu aimais tant :

*En ce temps-là j'étais en mon adolescence*

*J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance...*

Tu te souviens ?

*J'étais très heureux insouciant*

*Je croyais jouer aux brigands*

*Nous avions volé le trésor de Golconde*

*Et nous allions, grâce au transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde*

[...]

*J'aime me frotter dans les grandes villes aux autobus en marche*

*Ceux de la ligne Saint-Germain-Montmartre m'emportent à l'assaut de la Butte*

*Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or*

*Les vaches du crépuscule broutent le Sacré Cœur*

[...]

*O Paris*

[...]

*Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ?*

Oui, Léonard, sommes-nous bien loin de Montmartre ?

Tu t'en vas, flâneur magnifique, Sunny comme on t'appelait quand t'étais petit. Sans toi, le monde est devenu d'un coup beaucoup plus lourd. C'est cela, sans toi le monde s'est alourdi. Alors, par fidélité pour toi, faisons la vie légère. Adieu, flâneur magnifique. »